

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Addictions : des besoins de prise en charge évidents

SIX mois après la mise en service de la première structure médicale gabonaise de prise en charge des dépendances à l'alcool, le tabac, à la toxicomanie et aux autres envies répétées et irrépessibles, nos équipes se sont rapprochées de la clinique Alia & Zéida pour constater que la demande de prise en charge de ces maux est réelle. Même si le nombre de cas déjà reçus en soins ambulatoires et en hospitalisation peut encore paraître insignifiant par rapport à la situation observée sur le terrain. Et si la méconnaissance de cette nouvelle structure qui dispose pourtant de tous les outils pour dépister, diagnostiquer et traiter les différents cas y est pour beaucoup, il y a que certains accros continuent à verser dans le déni de leurs affections mal dissimulées.

Olivier NDEMBI
Libreville/Gabon



Photo : Olivier Ndembi

La clinique Alia et Zéida, désormais implantée à Awoungou, propose des solutions aux addicts.

C'EST dans leurs installations finalement délocalisées à Awoungou-Transfo que les membres de l'ONG "Agir pour le Gabon" vont célébrer ce matin, la 23e édition de la Journée nationale sans alcool et sans tabac. Une commémoration couplée, cette année, à l'inauguration de la clinique Alia & Zéida qui œuvre dans la prise en charge des addictions. Mise en service il y a six mois à Ozangue, dans le 5e arrondissement de Libreville, cette structure médicale, première du genre au Gabon, a dû changer dernièrement son lieu d'implantation pour s'établir à Awoungou, dans la commune d'Owendo. "Le souci de disposer de plus d'espace avec possibilité d'extension des bureaux dans une zone plus calme et plus discrète pour les patients et leurs familles a motivé ce choix", explique le promoteur de la clinique, Dr Alphonse Louma Eyougha. Depuis le 1er juin 2020, date de son ouverture, l'établissement a déjà enregistré

une cinquantaine de patients en soins ambulatoires et en hospitalisation. La première option étant jusque-là celle drainant le plus de monde, ainsi que nous avons pu le constater mercredi dans quelques chambres communes fraîchement vidées de leurs occupants. D'autres patients, installés en chambres privées, pouvaient être aperçus au travers d'une porte légèrement entrouverte. "La demande de prise en charge est réelle, car en plus des personnes que nous avons déjà accueillies,

S'il est admis ici que le traitement des addictions est un processus généralement long, il reste aussi vrai que l'implication de la famille, de l'employeur ou de la communauté à laquelle le patient est indispensable pour la réussite de la réinsertion sociale de ce dernier.

chaque jour nous recevons des appels venant des personnes qui s'informent sur notre localisation et nos prestations", renseigne l'infirmière-major, Francine Bienda. Les patients sont de jeunes gens de 17 à 40 ans, hommes et femmes aux prises avec les problèmes de drogue, d'alcool et de tabagisme. "Mais dans la majorité des cas, ce sont des garçons, élèves ou étudiants. Nous avons enregistré trois filles et une maman. Il y a aussi des travailleurs parmi eux", résume la major. "En règle générale, ce sont les parents ou les conjoints qui prennent attache avec la clinique au téléphone ou en présentiel", souligne Dr Louma. Il faut ensuite, renchérit-il, que le patient puisse adhérer au traitement qui, en fonction des cas, peut être d'ordre médicamenteux, psychothérapeutique ou encore psychiatrique. Dans le cas contraire, ce dernier devra passer, après des examens chez le médecin généraliste, par des

entretiens motivationnels avec un psychologue, avant de poursuivre l'itinéraire spécifique à la pathologie dont il souffre. S'il est admis ici que le traitement des addictions est un processus généralement long, il reste aussi vrai que l'implication de la famille, de l'employeur ou de la communauté à laquelle appartient le patient est indispensable pour la réussite de la réinsertion sociale de ce dernier. C'est d'ailleurs pour aider à ladite réinsertion qu'à terme, la clinique Alia et Zéida entend se doter d'un personnel relevant de ce domaine. Tant il est souvent constaté qu'après une cure dans un organisme spécialisé, le patient est difficilement accepté, surtout en milieu professionnel. Il est donc nécessaire qu'une assistance sociale se mette en place pour aider l'ancien addict à réintégrer son milieu de vie habituel ou professionnel. En outre, fait savoir le responsable de la clinique, il importe aus-

si que le patient qui a terminé son traitement maintienne un contact avec la structure médicale pour continuer avec certaines activités menées en groupes et qui lui permettront de mieux gérer de possibles rechutes. D'autant que, atteste Alphonse Louma Eyougha, dans le processus conduisant à la guérison des personnes souffrant d'addictions, des récives s'avèrent parfois inévitables. Selon les spécialistes, il existe deux types d'addictions : celles liées à la consommation des produits tels que le tabac, l'alcool, les médicaments ou drogues. La seconde catégorie d'addictions, non liées à des produits, a plutôt trait à des dépendances au travail, aux jeux, à Internet, au téléphone, au sexe (lire ci-contre). Des comportements finalement pathologiques qui affectent de nombreuses personnes dans la société, lesquelles continuent malgré tout à vivre dans le déni de cette réalité mal dissimulée.



Des unités de prise en charge dans les CHU ?



Au CHU Jeanne Ebori par exemple, l'on pourrait ouvrir une unité de prise en charge pour les femmes en grossesse.

ON
Libreville/Gabon

DANS le cadre de la lutte contre le Covid-19, les addicts figurent parmi les personnes à risque. Les addictions, informe, le Dr Alphonse Louma Eyougha, constituent aussi l'une des causes du développement des cancers féminins. D'où la nécessité d'organiser des campagnes sur les dépendances à l'endroit des femmes, et notamment celles porteuses de grossesses. En effet, la dure réalité du phénomène des addictions et de leurs conséquences au sein de la société gabonaise nécessite aujourd'hui de mettre en place, par exemple au niveau des Centres hospitaliers universi-

taires (CHU), des unités de prise en charge de ces phénomènes, que l'on ne saurait continuer d'ignorer. Les besoins dans ce pan de la médecine, jusque-là absent des services publics, sont tels que si rien n'est fait à court et moyen termes, la seule clinique Alia & Zéida risque très vite d'être débordée de patients. Mais en attendant éventuellement l'examen de cette proposition, les hautes sphères peuvent se réjouir, et pourquoi pas soutenir l'initiative du Dr Louma, en ce que cette contribution d'un opérateur privé apporte une valeur ajoutée à l'offre de soins au Gabon. Surtout que ce promoteur se dit ouvert à toute collaboration avec les administrations compétentes.

L'hypersexualité, une autre forme de dépendance !



ON
Libreville/Gabon

EN dehors de l'alcoolisme, du tabagisme et de la toxicomanie qui sont les plus en vue, il existe d'autres formes d'addictions qui évoluent sournoisement chez les individus. Il s'agit notamment de la dépendance au sexe, ce besoin irrésistible de séduire et de coucher avec le plus grand nombre de femmes ou d'hommes, d'accumuler les conquêtes sans nécessairement en ressentir du plaisir. "L'addiction au sexe est une recherche compulsive de sexe en abandonnant les activités habituelles chez la personne addictive. Elle se manifeste aussi à travers les réseaux sociaux. La masturbation compulsive devant les films pornographiques, la pédophilie, etc." constitue autant de manifesta-

tions de la dépendance sexuelle, explique Dr Alphonse Louma Eyougha. Selon des psychologues, ce "trop de sexe" tue en réalité le désir sexuel. Et nombreux sont d'ailleurs, au sein des couples, à se plaindre de ce partenaire ou de cette épouse "malade du sexe" infantigable. Les obsédés sexuels ou hypersexuels sont des personnes qui sont souvent dans le déni de leur mal. Ils estiment leur comportement normal et naturel, mais les conséquences de leurs actes sont multiples : infections sexuellement transmissibles (IST), dépression, troubles anxieux ou difficultés relationnelles. Les addicts sexuels peuvent aussi ressentir de la honte et de la culpabilité. En général, l'addiction sexuelle fait le lit à d'autres dépendances (alcool, drogues, etc.) qui finissent par prendre le plein-contrôle de la personne qui en est atteinte.